

## Sur l'idéologie dans le *Dictionnaire de la langue québécoise* de Léandre Bergeron

Jean Larose

Volume 23, Number 2 (134), March–April 1981

L'institution littéraire québécoise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60246ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Larose, J. (1981). Sur l'idéologie dans le *Dictionnaire de la langue québécoise* de Léandre Bergeron. *Liberté*, 23(2), 21–29.

# les instances

LA LANGUE QUÉBÉCOISE ?

## *Sur l'idéologie dans le Dictionnaire de la langue québécoise de Léandre Bergeron*

JEAN LAROSE

Faire exactement le contraire s'appelle aussi imiter,  
c'est même expressément imiter le contraire.

Lichtenberg

Notre si vieil ébat triomphal du grimoire,  
Hiéroglyphes dont s'exalte le milier  
À propager de l'aile un frisson familial !

Mallarmé

Spécialiste de Valéry recyclé dans la tyrannie d'un Macramé Power, Léandre Bergeron nous intéresse peu et il ne s'agit pas ici de l'attaquer personnellement, mais plutôt l'idéologie qui anime sa lexicographie (ou doit-on écrire : lexicophonie) et qui est partagée par de nombreux nationalistes. À qui sait lire, l'interview du *Devoir*\*\* offre en effet à reconnaître les pires traits de la vieille idéologie canadienne-française et de son aveugle réactivation contemporaine au titre de « l'identité » québécoise. L'avantage avec Bergeron, c'est que sa naïveté est telle (comme celle de cet « habitant des vallées alpestres »\*\*\* dont Nietzsche

---

\* Extrait d'un ouvrage à paraître : *le Mythe de Nelligan*.

\*\* Léandre Bergeron, « Qu'est-ce qu'un dictionnaire de la langue québécoise ? », *le Devoir*, le samedi 6 décembre 1980, p. 21.

\*\*\* *Unzeitgemässe Betrachtungen*, II, I.

« envoyait » l'ignorance lui permettant de « se croire le premier à avoir eu chacune de ses expériences » et de « désirer avec énergie ») et son rêve si indigent, qu'il n'y a qu'à se baisser pour comprendre.

Un débat qu'on croyait tari, entre le français et le « québécois », se relance de la vindicte contre les « maudits français ». Il n'est apparemment pas question pour Bergeron de s'interroger sur la filiation qui conduit de l'osti de clergé du XIX<sup>ème</sup> siècle à sa propre entreprise de pettage de broue. Pourtant, à quelques accessoires près, les similitudes sont évidentes. Dans la vision de notre clergé capoté, nous étions mandatés d'une « mission civilisatrice » en terre d'Amérique ; fragment préservé de l'indigne fille aînée de l'Église, notre race devait éclairer du flambeau supérieur de sa catholicité les espaces libéraux du Nouveau-Monde ; pour assurer son emprise et pour contrer l'attrait exercé par les idées françaises sur des progressistes canadiens-français, notre clergé aura toujours prôné l'identification politique et idéologique au vainqueur et le mépris de la France républicaine. Dans la perspective cléricale, la Conquête parut donc avoir été une « chance », la « chance » d'avoir été préservé de la Révolution.

Bergeron nous sert à la moderne ces idées anciennes : « Aujourd'hui, s'illumine-t-il, je pense que les Québécois sont les seuls détenteurs de l'évolution naturelle de la langue française ». On aura noté ce « je pense », quand, l'œil au firmament, il devrait dire « je rêve ». « Nos ancêtres ont quitté la France justement quand Malherbe vint, quand Richelieu fonda l'Académie française, quand Vaugelas défendait la seule langue de la cour du roi. Les Français sont restés avec ce schéma, avec Larousse... » La précipitation, de Vaugelas à Larousse, est symptomatique de l'absence de sens historique qui caractérise toujours le propos mégalomane, réellement solipsiste, appuyé sur la « nature » ; Nietzsche a remarqué d'ailleurs que l'absence de tout sens historique protégeait efficacement le bonheur du sympathique épais de la vallée alpestre. Mais poursuivons, avec cet autre trait hérité de la stratégie cléricale, l'identification au vainqueur anglais et, aujourd'hui, à sa puissante progéniture américaine : « Est-ce l'Académie française qui va décider de notre parole ? Pour moi, c'est le peuple québécois qui doit faire sa norme. En Angleterre, il n'y a pas de British Academy, que je sache. Aux États-Unis, c'est l'usage qui fait la norme. » L'Anglais et l'Amé-

ricain parleraient donc avec plus de « naturel » que le Français ; la Mère Nature serait de leur bord. Comme si les Français parlaient d'après les décrets de l'Académie ! Pour la commodité de sa « démonstration », Bergeron feint de confondre les Français et l'Académie française, et il reste sourd à l'agitation de la langue parlée en France : les néologismes, l'argot, la langue des jeunes, des classes sociales ou des catégories professionnelles, les différences régionales, etc. Sa France est imaginaire, projective, pour tout dire, transférentielle ; c'est la « France » qui convient matriciellement à son fantasme vindicatif et dénégatif, celle qu'il désire écœurer, mais aussi celle qu'il désire en écœurant. Cette haine désirante contre une France imaginaire donne la structure libidinale de l'ambition de pouvoir qui se démène, en fait, derrière sa défense — légitime en soi — de la langue populaire. Cela se révèle aussi quand son raisonnement s'enferme dans la contradiction entre le refus de toute norme linguistique (cf. la Préface du *Dictionnaire*) et la prescription de la norme de l'usage. Cette contradiction n'est pas insignifiante, elle rejoint celle (dont on appréciera plus loin la fonction) entre « parole » et « écriture » ; elle dévoile un autoritaire tribun, s'identifiant lui-même à la « norme de l'usage » pour interdire la parole non-ordinaire, non-majoritaire, élaborée, critique, intellectuelle, etc. — toute autre parole que celle de la « *silent majority* ».

C'est avec la Conquête, et non « quand Malherbe vint », comme Bergeron, en citant Boileau, l'affirme de manière fantaisiste, que la culture et la langue de la Nouvelle-France ont été séparées de celles de la France. Sur les rives du Saint-Laurent, nos ancêtres n'avaient pas reconstitué l'Eden primitif de la langue allant toute nue. Tout confirme plutôt que l'émergence, dès cette époque, d'une conscience nationale et d'un esprit d'indépendance par rapport à la France, se nourrit activement aux courants intellectuels métropolitains. L'esprit critique des encyclopédistes, par exemple, a fait souche en Nouvelle-France au XVIII<sup>ème</sup> siècle ; on y débattait de plain pied les idées de ces « philosophes » français, qui agitaient alors toute l'Europe. Rappelons le témoignage d'un visiteur : « On politique sur le passé, conjecture sur l'avenir ; les sciences et les beaux-arts ont leur tour et la conversation ne tombe point. Les Canadiens, c'est-à-dire, les Créoles du Canada respirent en naissant un air de liberté qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie, et nul-

le part ailleurs on ne parle plus purement notre langue. On ne remarque même ici aucun accent. »\*

Après la Conquête, l'influence des idées françaises a souvent été déterminante : les Patriotes, l'Institut Canadien, par exemple, portaient aussi l'ambition, entre autres, d'une réappropriation de l'héritage critique français. Le conformisme apeuré dicté par les hégémonies anglaise et cléricale l'interdit ; Bergeron enfonce le clou. Et sans même s'en douter, taré par le simplisme de sa problématique « naturelle ». La « nature » d'une langue, « l'évolution naturelle de la langue », cela n'existe pas. Cette langue pure et sans accent ouïe jadis en Nouvelle-France par le père Charlevoix (un homme de goût, assurément) était le produit de conditions historiques, comme tous les langages de toutes les époques. Et si le fantasme de Bergeron était fondé, si nos ancêtres avaient pu parler sur ces bords librement, à l'abri de toute intervention non naturelle de quelque autorité linguistique, est-ce qu'un événement comme la Conquête, avec un C majuscule, n'eût pas été de nature à dénaturer cette évolution ? Or, tout au contraire, c'est la langue de France que Bergeron accuse de violer, encore aujourd'hui, la « nature » de la langue québécoise : « Moi, j'ai bien remarqué que, quand j'ai appris le bon français en France, j'étais encadré. Ma personnalité avait vraiment changé. Même ma pensée ». Ainsi donc, en écartant les Français et la langue de France, la Conquête aurait libéré la Nature ! brisé le joug français qui pesait sur la Nature de la langue ! Et Bergeron de maudire ce « bon français » qui change la pensée ! qui empoisonne la personnalité et la pensée naturelles du québécois ! qui vient même les corrompre et les altérer jusque sur le sol québécois !

Cela appelle plusieurs commentaires, à plusieurs niveaux, si l'on demeure sensible aux enjeux politiques de la question linguistique, et ils sont nombreux.

D'abord, il faut remarquer — sans pouvoir entrer dans toutes les conséquences d'une telle remarque — que les deux conceptions qui s'affrontent dans ce schématisme manichéen sont empruntées à deux modèles économiques : régurgitant une tein-

---

\* Père Charlevoix, *Histoire et description de la Nouvelle-France*, Paris, 1744, tome V, p. 117.

ture idéologique nord-américaine, Bergeron prend un parti dont on peut donner la traduction suivante : la Conquête fut la victoire du libéralisme sur le dirigisme, elle a libéré la langue de l'arbitraire d'un pouvoir interventionniste pour lui permettre de suivre « naturellement » les lois du... marché. Sur ce point, la conception des partisans de ce qu'on pourrait appeler l'abolition des contrôles gouvernementaux en matière linguistique (refus de toute norme autre que celle de l'usage) dévie de l'héritage de la pensée catholique, qui fut toujours anti-libérale et rejoint plutôt le discours protestant du « chacun pour soi devant Dieu ». Cela correspond d'ailleurs aux idées du Québec « moderne », c'est-à-dire à la nouvelle mentalité positive à l'égard de l'entrepreneurship capitaliste qui caractérise le mouvement nationaliste péquiste — lequel j'ai appelé au début de cet article une « aveugle réactivation de la vieille idéologie canadienne-française ». Ajoutons que, comme il n'y a pas plus d'évolution naturelle dans le domaine des rapports économiques que dans celui du commerce linguistique, le libéralisme revient toujours à une crise de position de droite reconnaissant le droit du plus fort (l'Anglais et l'anglais) à dominer le marché. Ainsi Bergeron admet-il pragmatiquement l'usage de l'anglicisme, en occultant toutes ses implications politiques ; il lui faudrait autrement s'interroger sur l'aliénation de la langue québécoise, prise à la gorge par la langue anglaise.

Son raisonnement sur le « joul » est exemplaire de ce type de refus de regarder en face l'humiliante réalité coloniale du Canada-français et du Québec : après un rappel de l'origine non naturelle du vocable, promu par des « intellectuels » en 1960, il dit lui trouver néanmoins une utilité : « Avec le mot « joul », on a compris qu'on ne parlait pas français. C'était une étape. Dans les années 70, on a ensuite affirmé et assumé cette différence. Le mot joul doit disparaître ». Pour supprimer un témoin gênant ? Semblable aux fédéralistes qui refusent de voir que le Québec est une société colonisée\*, Bergeron méconnaît

---

\* Pour mieux voiler la colonisation du Québec, on les entend parfois, comme Bergeron, s'en prendre à la « colonisation culturelle française » — ce qui est encore une gentille fantaisie, puisque les pouvoirs français n'ont disposé et ne disposent toujours d'aucun moyen (sinon notre désir divisé) de nous imposer quoi que ce soit. (*Suite de la note p. 26*).

l'origine aliénée du « joul ». Suffit-il donc qu'un colonisé « affirme et assume » pleinement sa situation pour que l'indigence se métamorphose en puissance ? Être exploité et fier de l'être, n'est-ce pas masquer d'un fétiche la béance de la castration nationale — alors qu'il faudrait s'y écartiller les yeux et ne jamais oublier.

Rappelons aussi que le « joul » est monté sur scène *ironiquement* : Charlebois, Deschamps, Clémence Desrochers, Michel Tremblay, etc., ont commencé par représenter le « joul » d'une manière ironique, selon la logique d'un double geste qui consiste à s'écarter par le rire de l'énoncé « joul » à mesure qu'il s'entend. Or, il faut commenter Bergeron à cet autre niveau, philosophique et politique : l'affirmation du langage québécois « assumé » tel qu'il est, sans la moindre critique, équivaut chez un intellectuel à supprimer l'écart de l'ironie, où à le « relever » ; cela fait partie d'une stratégie du Sujet, cela correspond à une politique érective du Sujet dans son affirmation inconditionnelle. Un. Indivis. Érigé. La pensée élaborée, « intellectuelle », historique, critique, etc., gêne sérieusement l'affirmation inconditionnelle du Sujet ; elle porte préjudice à son unité érigée (la métaphore sexuelle n'est pas de trop ici ; rappelons que parler bien est souvent stigmatisé comme « tapette » au Québec... et qu'« étudiant en lettres » signifie « homosexuel » dans le Bergeron). On ne s'étonne donc pas de retrouver au centre de la problématique exposée dans l'interview du *Devoir*, cet autre lieu commun de l'idéalisme dans la philosophie du langage : le mépris de l'écriture et l'affirmation de la parole vive. Bergeron devrait relire le travail de Jacques Derrida sur Rousseau, paru dans *De la grammatologie*. Sa preuve, en effet, de ce que « la lan-

---

Une Yvette en chef, au printemps 80, accusait les péquistes de s'être laissé entraîner à rêver d'un Québec socialiste par nos « cousins français ». Même inconsciemment, le discours anti-« maudits français » est toujours fédéraliste et il vise en fait à maintenir refoulée notre mémoire de la grandeur de la culture que nous avons produite, et qui nous « appartient » tout autant qu'aux Français dont les ancêtres sont restés en France. C'est la menace de notre propre désir d'indépendance qu'on veut conjurer en attaquant la « France », car si nous cessions de maudire cette mère célébrée dans le monde entier (et si, d'ailleurs, nous nous y rapportions plutôt comme à un père puissant), nous cesserions peut-être de nous soumettre.

gue française, elle est morte depuis Malherbe, presque », tient à ce que le Français de France parle « comme un livre », à ce qu' « il parle une langue écrite » ; au contraire, « on parle une langue vivante au Québec ». Son dictionnaire n'est d'ailleurs pas un dictionnaire des mots « québécois » mais des prononciations (« quemencement » serait un « mot québécois » pour « commencement », par exemple). Bergeron conjure la division du Sujet par l'affirmation phonocentrique de l'adéquation à soi-même de ce sujet « naturel » de la parole « québécoise ». Peu importe alors que les prononciations françaises de France varient aussi à l'infini, la France, sa « France » désigne pour lui la menace de division qui pèse sur le Sujet, dans le jeu non naturel de l'écriture. Aussi, comme toujours dans ces cas-là, l'affirmation de la supériorité de la parole (vivante) sur l'écriture (morte) détermine-t-elle l'inversion des rapports France-Québec organisés comme une opposition : on rejoint alors la glorieuse tonitruance d'un Duplessis affirmant devant l'ambassadeur de France que « le Canadien-français est un Français amélioré ». Ce qui est encore, il faut y insister, une manière de faire le Français (cf. l'aphorisme de Lichtenberg, placé en exergue), de pointer l'objet du désir, de désigner l'aimée qu'on veut écœurer. Reconnaître d'abord maman, pour ensuite chier dessus. Fixation au stade sadique-anal, hésitante entre la première phase, d'évacuation-destruction, et la seconde, de rétention tyrannique. Mais, diarrhéique ou constipatoire, le propos tourne encore et toujours autour de la « mère », ici « dénaturée ». Ce désir inconscient de la « France » éclaire aussi cette conviction risible que « les Français s'intéressent à nous » ; en fait, c'est nous qui sommes intéressés à « l'intérêt que les Français nous portent », tout comme c'est à Montréal que les artistes québécois font la première des journaux quand ils chantent à Paris. Cette logique se retourne plaisamment contre nous dans nos rapports avec de plus « provinciaux » : il paraît, en effet, que les Acadiens « se font un complexe de supériorité par rapport aux Québécois ». . . \*

La démarche de Léandre Bergeron est incohérente, comme son dictionnaire ; son propre désir lui est inconnu et son propos peu articulé. Mais malgré son peu de valeur, il est important de

---

\* *Le Devoir*, 26 décembre 1980, p. 10.

le critiquer, parce que cette « pensée » représente, au-delà de lui-même, une tendance puissante au sein du nationalisme québécois, tendance qui se fait souvent passer pour progressiste et qui représente en réalité le retour du pire — des Canadiens-français. Plutôt qu'à Rousseau, c'est à Herder et aux idéologues de « l'identité allemande » qu'il faut retourner pour comprendre le racisme inconscient de ce nationalisme qui, au lieu de favoriser l'auto-critique, nous précipite démentiellement de l'insuffisance à une puissance illusoire. L'échec idéologique du Parti Québécois s'explique par cette contradiction qui consiste à soutenir simultanément que nous sommes « un grand peuple » et que nous devons nous donner les moyens de le devenir ; que nous devons être fiers de notre Histoire et que nous sommes colonisés. Faute d'avoir pu penser cette contradiction, les nationalistes ont ouvert la voie à la rectitude rassurante d'un Ryan, que même les péquistes appellent secrètement de leurs vœux, dans la démobilisation honteuse où les abandonna le *blow-out* référendaire. Ryan gagnera parce que sa victoire répond au désir inconscient du Canadien-français aliéné et défaitiste (prompt à s'identifier à son vainqueur) qui habite encore le mégalomane nationaliste. Le 15 novembre et le 20 mai se répondent nécessairement, comme le triomphe et la chute ; l'exagération démente du triomphe déterminait, à distance, le découragement non justifié de l'après-référendum — comme si le « Québec » lui-même n'avait été qu'un fantôme, évanoui le 20 mai. Sans doute, ce soir-là, fut-ce la fin d'un « Québec », et peut-être le Québec est-il encore à penser.

L'écart ironique dans la représentation du « joual » est une manière de s'en approcher, d'appriivoiser notre aliénation à travers ce langage qui en est à la fois le chant lyrique et le poème mutilé — notre aliénation qui n'est en fin de compte que la lâche complicité que nous jouissons d'entretenir avec les forces qui nous oppriment. Par l'écart ironique, de nombreux Québécois sont passés de la honte au rire, pendant que Vigneault, en français, dénudait le corps désirable d'un autre Québec. Le rire ironique, c'est peu de chose, rien ne se « relève » plus aisément, mais au lieu de le résoudre, au lieu de le conjurer au moyen d'une fierté aveuglée et sottée, ne faudrait-il pas l'agrandir, rire encore mieux de nous-mêmes, faire de ce rire écartillé une pratique attentive et savante, accentuer la division du Sujet Québé-

cois en soi-même, ouvrir dans cette division le chantier-Manicouagan d'un travail critique, prendre le risque d'une parole amie de l'écriture — d'une parole pensée. Laisser résonner la parole des Québécois dans une étrangeté familière, afin qu'elle devienne politique en Tord-nom !